

ÉLODIE DU JOLI TEMPS

Suivi de :
Gardienne
Selma

Pierre Lagorce

Éditions ThoT
Nouvelles

Pierre Lagorce est né en 1937. Enfance de guerre, le maquis, la milice, les soldats allemands, les récits, tout le charivari de l'angoisse des adultes... Comme premiers pas, on a fait mieux. Les contes de Léonce Bourliaguet redonnent à la vie les couleurs optimistes de la fantaisie, de l'humour et de la liberté. Devenu enseignant et metteur en scène, Pierre Lagorce s'intéresse au théâtre d'enfants et d'adolescents. En 1977, il fonde à Bordeaux la compagnie Le Théâtre-en-Planches et met en scène des textes de Camus, Boris Vian, La Fontaine, Tardieu, Ionesco et certains de ses propres textes : *La Huitième Femme de Barbe-Bleue*, *Une Mouche bleue comme un saphir*. Une autre pièce, *Bascule*, est mise en scène par José Gonzalez. À Paris, où il s'installe en 1994, il met en scène, avec la Compagnie Amour Sauvage, *La Gradiva*, celle qui resplendit en marchant, de Jean Broustra. Il montera ensuite deux de ses pièces : *Elie, mon nom secret* en 2002 et *Le Secret du Machaïrodus* en 2004, jouée chacune une trentaine de fois. Aujourd'hui, Pierre Lagorce se consacre à l'écriture. En 2016, il publie aux éditions ThoT un recueil de quatre pièces de théâtre : *Magloume et autres pièces*.

<i>Élodie du Joli Temps</i>	9
<i>Gardiennne</i>	63
<i>Selma</i>	109

Élodie du Joli Temps

Du feu a déferlé. Puis s'est retiré.

J'ai survécu. Seul. Au centre d'un désert fumant.

Pourquoi ? Pourquoi ai-je été épargné ?

J'ai marché. Abouti à cet abri. Là, en ce moment, caché de l'étoile Soleil, j'attends la nuit prochaine. Pour marcher. Si je ne puis atteindre l'astroport, si, éventualité vraisemblable, je connais la mort, je désire laisser la trace de mon voyage temporel au temps du « Joli Temps ».

Je nomme ainsi cette période. Elle s'acheva dans un océan de sang. Après cette tuerie qu'ils ont appelée la « Grande Guerre, » suivit le temps des « Années Folles » qui se noya après la « Grande Crise » en des massacres inimaginables.

Au Joli Temps, j'étais un notable habitant d'un pays oublié de la mère-planète. Je voulais visiter en passionné touriste, ce monde des origines qu'on appelait « Ter » ou « Monde ». J'avais toujours eu le désir de connaître le berceau de notre espèce, mais pour diverses raisons, parmi lesquelles l'insuffisance de mon compte en crédits impériaux n'était pas la moindre, j'avais à plusieurs reprises ajourné ce projet.

Soudain, sans crier gare, l'inflexible réalité de mon insertion dans le temps, exposée depuis toujours à ma conscience,

sans que je consentisse à la regarder en face, bondit sur moi avec une violence qui m'abasourdit : bientôt je serai « effacé ». Alors, je rassemblai tous mes crédits, et m'embarquai.

Cette courte période appelée « Joli Temps » amorçait dans le domaine du savoir, une révolution profonde. Malgré les guerres et les bouleversements, les humains sondaient leurs origines, commençaient à découvrir le cosmos et à décrypter les profondeurs de la matière. Mais le primate assoiffé de pouvoir existait encore sous les oripeaux de la culture et des mœurs policées. Après le temps de ma visite, il y eut une guerre mondiale. Une autre la suivit. Il y eut encore plusieurs guerres régionales. On massacra systématiquement des peuples entiers. Au regard des étoiles, les humains exhibèrent leur violence barbare.

Au Joli Temps, moi, Bertrand, j'ai éprouvé les désirs, les angoisses de nos lointains ancêtres et j'ai compris que nous n'étions guère différents. Aujourd'hui il n'y a plus de guerres, c'est vrai. L'angoisse de mort n'existe plus, c'est vrai. L'angoisse de l'effacement l'a remplacée, le mot seul a changé. Et c'est bien ainsi, car cette terreur est le socle et le tremplin de toutes les créations ! Mais aussi hélas, de toutes les destructions. À notre époque, la violence reste en nous, latente. Nous le savons bien. Mais ne l'avouons pas.

D'autres voyageurs ont visité cette époque charnière dans l'histoire des pays de la Terre. Leurs écrits, que j'ai étudiés avant de m'embarquer, ont montré à quel point la vie sociale dépendait de normes, préjugés et valeurs au nom desquels

explosaient souvent émeutes, guerres, massacres. Cette violence a disparu, dit-on, et l'on s'en félicite. Moi, je crois qu'elle perdure. Elle est un torrent invisible qui peut surgir à la moindre péripétie économique ou politique. Notre histoire est emplie de ces violentes résurgences. Portées par des archaïsmes généralement religieux, répandues par des propagandistes ignorants et vindicatifs, les barbaries sanguinaires trop longtemps réfrénées surgissent en explosions brutales. Je suis sûr qu'aujourd'hui encore, le fleuve de bave, de lave, de sang et de larmes coule toujours, profondément enfoui, prêt à surgir.

Bertrand appartenait à la classe dominante dont émanaient la plupart des créations artistiques, scientifiques, politiques. Les jeunes hommes de cette classe faisaient des études et quelques-uns, très rares, rejoignaient la grande lignée des créateurs et des découvreurs. Les femmes ne faisaient pas d'études prolongées. La société les voulait moins douées que les hommes et les enfermait dans le rôle de simples génitrices et de « maîtresses de maison ». En vérité, le bourgeois moyen ne se préoccupait pas de création, sauf si celle-ci lui permettait d'accroître sa fortune. Les créateurs vivaient souvent dans l'inconfort et la misère et les hommes d'affaires exploitaient leurs créations comme ils exploitaient le travail du petit peuple. À sa façon, le bourgeois moyen vivait pour accroître sa fortune et peaufiner son testament, substituant ainsi à sa personne mortelle, la continuité familiale. Je n'ai pas fréquenté la haute

bourgeoisie des grandes villes. Plus curieuse et plus ouverte en apparence, je crois qu'elle ne différait guère sur le fond, de la bourgeoisie provinciale.

J'ai pleuré lorsque, débarquant de la navette du vaisseau de la compagnie touristique, j'ai foulé « le sol sacré des ancêtres » – au Joli Temps, on aimait beaucoup ce genre d'expression rituelle. La force brute de l'évidence m'avait bouleversé : là, étaient mes racines, là. Là, était ma patrie, le lieu où les humains s'étaient adaptés, le lieu pour lequel j'étais fait. Là, malgré l'astroport et deux ou trois navettes de la compagnie touristique qui attendaient, c'était plus étrange et plus beau que tout ce que j'avais connu. Tout près, au bout des aires d'atterrissage, l'océan, comme un lavis léger frisotté de crêtes blanches, se fondait dans le bleu profond du ciel où s'en allaient quelques nuages. Il y avait des arbres ! Les feuilles palpaient dans une fine brise qui sentait la mer. L'air était clair d'azur, léger, frais.

Dans les locaux d'accueil de l'astroport, les voyageurs suivent un stage de préparation et d'adaptation au temps et à la société qu'ils ont choisis. À l'issue de cette préparation, on est « transféré ». On s'endort, on se réveille. Simplement. Je me suis éveillé dans le lit de Bertrand de Saraday et je savais que c'était mon lit, que cette chambre était ma chambre et que j'étais chez moi. J'étais Bertrand de Saraday, j'habitais cette ville, j'y connaissais beaucoup de monde et beaucoup de monde me connaissait. Deux personnes, une apparence.

Ma personnalité érysthéenne était consciente et cohabitait en retrait, observant et mémorisant, mais n'intervenant pas. Au cours du stage, on a incrusté dans mon bras gauche l'appareil minuscule appelé « coccinelle », auquel je parle en ce moment. C'est entre autres, un guide et un enregistreur-transmetteur. C'est lui qui transmet ce message. Mon récit sera évidemment décousu, ce qu'on me pardonnera, je l'espère, en raison des difficultés auxquelles je suis confronté, de ma peur, de mon angoisse. La soudaineté et la brutalité du cataclysme, la terrible chaleur, Élodie perdue, la mort, ce gouffre du néant que personne n'envisage de nos jours sur Érysthée, m'ont assommé. Je ne suis pas fou, non.

Je sais, oui, je sais bien que Bertrand n'était qu'un rôle. Mais il existait. Il existe !

J'ai survécu au cataclysme. Entre mes bras, Élodie perdue. Pourquoi ?

Certainement, je vais mourir. Je dis « mourir ». Je ne dis pas « je vais être effacé » comme le dit tout citoyen érysthéen quand son capital-temps est épuisé, ce qui sera bientôt mon cas. Mourir n'est pas être effacé. On me l'a dit dans mon enfance : les animaux meurent, les plantes meurent, l'humain ne meurt pas, l'humain s'efface. Après le cataclysme survenu dans la nuit, hébété, j'ai marché sur le sol brûlant. La coccinelle incrustée dans mon bras me guidait. Elle m'a tiré, avant le jour, vers cette cavité au fond d'une gorge étroite. Sans elle, le feu qui tombe de l'étoile Soleil nous aurait très vite tués, elle et moi. Je passe ce jour, abrité des rayons de l'étoile,

enterré. Dans la nuit, le sol restitue la chaleur du jour, mais elle est moins forte. Je peux marcher guidé par la coccinelle, en contournant les flaques de lave incandescente ou les geysers de flammes. Là, dans ce trou, j'attends la nuit prochaine pour marcher encore.

L'astroport n'est pas loin. « Deux heures de marche », me dit la coccinelle. Les installations portuaires auront peut-être supporté la violence du cataclysme. Elles ne sont détruites qu'en surface selon l'incrustation. Si mes chaussures ne brûlent pas, si, malgré la vulnérabilité de mon organisme, je peux encore marcher, si je résiste à l'essoufflement dans une atmosphère dont le taux d'oxygène a diminué, je reverrai peut-être le ciel embrumé d'Érysthée. Ce soir, dès que viendra la nuit, je marcherai encore.

Combattre la mort ? Je ne connais la mort que par ouï-dire. Le Joli Temps n'est plus ; Élodie perdue. À quoi bon marcher encore ? Un peu plus tôt, un peu plus tard, bientôt je serai effacé. Mourir, là, maintenant ou, si je réussis à gagner l'astroport, être effacé bientôt... Mourir, s'effacer... Pas si différent.

Non ! Je dois gagner l'astroport. Ne pas mourir. Élodie était un fantôme. Le tsunami de feu l'a effacée.

Marcher, c'est mon destin de vivant : marcher jusqu'à la limite de mes dernières forces. Marche à mort contre la mort. Marcher, lutter, s'acharner, préserver la vie en soi et dans tout ce qui vit, de la bactérie à la baleine. Il y a longtemps, les humains ont épuisé leur monde. Alors, la rage de l'étoile Soleil s'est déchaînée. Mais quelques personnes

ont pu quitter la Ter, emportant avec eux des graines, des génomes. Ils ont trouvé la planète Érysthée. Leurs descendants ont conquis des soleils.

J'ai voulu voir. Je suis sorti de mon abri, gravi un éboulis. Il était à l'ombre. En haut, le ciel de métal en fusion s'est déversé sur moi. Soleil enragé, lumière suraiguë, l'orée blanc-bleu d'un gouffre aspirant le ciel jaune. Des flammèches bleues courent, batifolent. Le vent balaie l'ocre embrasé du sol, la poussière saoule s'enroule en tourbillons. Mon crâne aurait explosé. Je descends. Soudain, des pierres ont dévalé, une avalanche. Aucune ne m'a touché, il m'a semblé qu'elles s'écartaient de moi. J'ai regagné l'ombre de la petite grotte, au fond. À l'abri du soleil et des cailloux qui dévalent.

La Ter aujourd'hui, est un site touristique. La plupart des touristes sont entichés d'anciennes légendes, d'autres, férus d'histoire. Il y a bien longtemps, disent les traditions, que l'humanité abandonna le monde des origines, le plus beau et le plus agréable de tous, mais bien trop excentré dans le Grand Tournoiement, raison généralement contée à laquelle nous voulons croire. Je suppose qu'en vérité, ce départ fut une fuite.

Le mythe raconte qu'après le départ de nos ancêtres, la Ter aurait été rendue à la naïveté des vents et des flots, des douces pluies et des forêts, paradis perdu, mais jamais oublié, bulle suspendue au-dessus du Soleil, un rêve bleu et blanc, léger.

Quand je suis arrivé, le paysage autour de l'astroport était conforme à cette image : des arbres, des collines vertes,

l'océan... Un décor. Nous le savons. La compagnie touristique caresse notre nostalgie du paradis. « Dans le sens du poil », comme on disait au Joli Temps. Sommes-nous dupes des contes ? Non. Mais nous aimons y croire. Faire comme. Une part de nous est emportée sur les ailes du conte. Et l'autre n'y croit pas. Comme s'il y avait en nous deux personnes. L'une croit, l'autre non. Voyons, nous ne sommes pas fous ! Nous ne sommes pas fous puisque nous ne sommes pas dupes de nos croyances. Seulement nous acceptons la coexistence du rêve et du réel.

La compagnie joue de cette dualité.

Sur place, elle est représentée par des unités non humaines. Les unes prennent en charge les voyageurs, d'autres sont responsables du fonctionnement, de l'entretien et de la maintenance de ce qui est plus qu'un astroport, qui est un sanctuaire. On vous fait vivre à telle ou telle époque, en telle ou telle région de votre choix. Par des moyens que j'ignore, vous êtes plongé dans un temps reconstitué où vous êtes à la fois spectateur et acteur. En quelques jours – pour la Ter, un jour, c'est vingt-trois heures de temps universel environ – vous devenez un parfait exemplaire des individus de la société que vous avez choisi de visiter : la langue, les mœurs, une identité, une classe, une famille, une religion, les connaissances et la culture normales pour une personne de ce pays, de cette classe, les façons particulières de penser, sentir, aimer, haïr, les goûts et les dégoûts, les préjugés et les tabous et jusqu'aux souvenirs de votre personnage, tout est implanté dans votre cerveau !